

---

## Présentation

*Introduction*

**Jean-Claude Coquet**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1272>

DOI : 10.4000/praxematique.1272

ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2008

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-36781-029-4

ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Jean-Claude Coquet, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 51 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 29 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1272> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1272>

---

Tous droits réservés

## Présentation

Ce numéro s'étant nourri de la réflexion de G. Guillaume sur le langage, une mise en perspective historique ne pouvait être que bénéfique. Commençons donc par rappeler avec J. G. Hamann (1730-1788) et W. von Humboldt (1767-1835) la difficulté à distinguer le « langage », *Sprache*, qui est plutôt une fonction (reste à définir ce que l'on entend par « fonction »), des *Mundarten*, les langues naturelles, les « idiomes ». K. Bühler a eu, lui aussi, l'occasion de souligner « l'équivalence structurelle fondamentale de toutes les langues connues et étudiées » (1934/2009 : 62). Les langues naturelles entrent dans le champ des sciences empiriques, d'un côté, et, de l'autre, elles se rangent sous une entité, le langage, *die Sprache*, dont on peut s'essayer à faire la théorie, *die Sprachtheorie*. C. Hagège, ici même, renouvelle cette définition du langage « comme propriété définitoire de l'humain, parce qu'inscrite dans son génome ».

Réduire la tension entre ces deux foyers est une opération qu'espèrent réaliser les linguistes et les philosophes en se fondant sur un « Logos unitaire » (P. Caussat). Si je reprends la visée anthropologique d'A. Jacob, je dirais que, de même qu'on ne peut dissocier l'homme du langage, on ne peut dissocier le langage de la raison : *Vernunft ist Sprache*. C'était l'aphorisme de l'un des trois *H*, J. G. Hamann, surnommé le « Mage du Nord », cité par P. Caussat, les deux autres étant Herder et Humboldt.

Mais le Logos unitaire doit encore se mettre à l'épreuve du fonctionnement du langage. C'est cette dimension que Saussure et à sa suite Hjelmslev avaient mise de côté. Benveniste en a fait le constat pour Saussure et P. Blanchaud le fait pour Hjelmslev. À l'inverse, l'une des spécificités de Guillaume est d'avoir pris la mesure de l'enjeu en opposant « parole-idée » et « parole effective » : « À la parole idéale, conditionnellement une, s'oppose l'immense diversité de la

parole effective, variable selon le sujet parlant, et aussi, pour un même sujet parlant, selon les circonstances de parole. » Ce qui peut être en cause si l'on s'en tient trop rapidement au « Logos-Un » (l'expression est de P. Caussat), c'est le glissement vers la « logique » comme champ unitaire des sciences. C'était sans doute la tentation de Hjelmslev et, dans le domaine narratif, celle d'A.-J. Greimas. Or, fait remarquer P. Blanchaud, en citant Guillaume, si « la logique, c'est l'imaginaire d'une conduite des choses qui n'aurait pas à tenir compte des accidents de la route et des empêchements que les choses, parce qu'elles sont des choses et pas seulement des idées, emportent avec elles », elle est inappropriée à l'analyse du langage dont « le tracé est celui de la cohérence, où il est fait état des accidents de la route, des accidents mentaux, oraux, scripturaux. La cohérence chemine pas à pas, tenant compte du terrain et des mouvements qu'il impose d'accomplir pour avancer ».

Ainsi s'introduisent à bon droit les notions d'opérativité et de synchronie opérative (« la cohérence chemine pas à pas ») qu'A. Jacob a définies dans son ouvrage *Temps et langage*. Dans son intervention Y.H. Choi reprend la question de la « synchronie » chez Saussure. On sait que s'astreignant à la rigueur, Saussure pensait que seule une analyse respectueuse des relations internes à la langue permettait de « dégager un système de valeurs pris en soi ». Dès lors, « une lecture achronique » s'impose-t-elle, comme le dit Y.C. Choi ? C'est bien ainsi que la leçon de Saussure a été comprise. Pourtant, le « facteur Temps » n'a pas disparu. « On peut », ajoute Saussure, « le faire *disparaître* », mais il n'est pas exclu qu'un tel système de valeurs soit utilement saisi « à *un* moment » (2002 : 332-333). Une fenêtre temporelle est entr'ouverte. Pour qu'elle le soit tout à fait, il faudrait entrer dans l'ordre du discours, ce qui n'était pas l'objet principal de Saussure, encore qu'il ne faille pas négliger, rapporte R. Godel, « l'activité que nécessite la création de ces unités discursives [les syntagmes] qui se produisent dans le discours » (1957 : 171). Benveniste a donné un nom à cette « activité » à la fois morphologique et sémantique : la « syntagmation ». Ce n'est pas autre chose qui se dit, il est vrai, quelques années plus tard, dans le *Cercle linguistique de Prague* et chez R. Jakobson, en particulier. « Chaque combinaison syntagmatique [chaque syntagmation] implique une dimension temporelle » (*Jede syntagmatische Kombination erfolgt in einer zeitlichen Dimension*), plus largement « tout pro-

cès linguistique est temporel » (*Die Sprache ist ein zeitlicher Prozess*) (E. Holenstein, 1976 : 783).

L'opérativité telle que la conçoit A. Jacob implique certes le temps, il y a « une organisation temporelle de la pensée » (1992 : 143), un temps propre aux opérations, mais aussi un « sujet ». « L'opérativité correspond à l'organisation d'une langue, sous forme d'opérations instantanément assumables par le sujet » (1992 : 385). Et P. Blanchaud d'avancer cette proposition : « *Le noyau dur de la synchronie, c'est le cerveau du sujet parlant.* »

Un pas de plus et nous revoici confrontés au génome de l'être humain introduit par C. Hagège dans sa définition de la faculté de langage et, au-delà, à une théorie du fonctionnement de l'esprit. Telle est bien au demeurant une tendance forte de la linguistique contemporaine. Pour elle (je me réfère à A. Culioli, 2005 : 127, 251-252, 254), une étude du langage passe par l'activité mentale des sujets parlants, à savoir, par « l'activité de représentation et de ses marqueurs ». À ce titre la linguistique s'appuie sur une théorie de l'esprit (ou de l'abstraction). Théorie de l'humain aussi, si je m'en rapporte à ce propos de Guillaume cité par F. Tollis : « L'homme apparaît porter en lui [...] un univers de représentation qui théorise l'univers réel auquel il appartient et, en le théorisant, affranchit l'homme de l'expérience que, par sa présence en lui, il en éprouve. » Ainsi l'univers de représentation tire tout à lui, y compris l'expérience humaine. Dans le programme de recherche que J.-P. Desclés présente dans ce numéro, en écho à la notion d'opérativité de Guillaume, « la matérialisation de phénomènes mentaux » (Culioli, 2002 : 27) donne lieu à la construction d'une « architecture » par niveaux, une « architecture cognitive, voire computationnelle », dont l'objet est de visualiser et de « modéliser les opérations de la construction progressive des significations et du sens à partir de marqueurs linguistiques observables ». Nous sommes, de fait, dans un univers d'opérateurs, d'opérations, de représentations cognitives, construit sur les relations entre un « esprit » et un « cerveau matériel », support des représentations et exécuteur des opérations mentales. Un tel univers est réglé par le principe d'immanence, celui-là même auquel était fidèle Hjelmslev. P. Blanchaud le souligne dans sa contribution. Hjelmslev construit une théorie de l'immanence, « une théorie qui serait immanente au langage ». Ajou-

tons avec A.-J. Greimas qu'il la comprenait comme « une épistémologie des sciences humaines parce qu'elle vise, à travers le langage, toutes les manifestations de l'humain » (1966 : 10).

Dans cet univers, quel peut bien être le statut du sujet parlant et du temps investi par le sujet quand il parle ? Une première réponse nous est donnée par A. Joly et M.-J. Lerouge, cités par J.-M. Barbéris. De même que, pour Saussure, le système vu en synchronie pouvait être « saisi à *un* moment », de même, pour nos auteurs, « un procès instantané » se fonde sur le fait que « l'intégralité du système est logé dans le cadre étroit de l'instant ». Instant du dire (ou instant du *loquor*, selon l'expression d'A. Jacob), assurément, mais aussi (seconde réponse), explicitation du dire sous la forme d'un « processus inaccompli », tant il est vrai, nous dit J.-P. Desclés, que « l'énonciation ne se ramène pas à un instant ponctuel, puisque *énoncer s'inscrit nécessairement dans la temporalité*. »

Mais au demeurant, que savons-nous du statut du sujet parlant ? Dans une première approche de la visée guillaumienne, le sujet parlant est un opérateur, un être abstrait, en somme une pensée. L'instant du dire, nous dit ainsi J.-M. Barbéris, « doit être habité et investi par une "pensée" (G. Guillaume) ou un "sujet" (dans des conceptions plus récentes) » et J.-P. Desclés établit cette implication : « le sujet parlant, donc pensant ». Et pourtant le point de vue de Guillaume ne paraît pas aussi simple. Il faudrait revenir sur ce passage éclairant des *Leçons de linguistique* de 1943-1944, cité par J.-P. Desclés, où Guillaume oppose dualité à unité, les deux personnes du dialogue à l'absente du dialogue. Comme l'a fait plus tard Benveniste, il s'agit d'intégrer un processus réfléchi. L'individu renvoie à lui-même : « L'individu s'énonce comme locuteur » (Benveniste, 1966 : 255). « Énoncer » n'est pas « s'énoncer » : « La personne locutive n'est pas seulement la personne qui parle [qui énonce] ; elle est, de plus, celle qui parlant, parle d'elle [qui s'énonce]. De même, la personne allocutive n'est pas seulement la personne à qui l'on parle ; elle est, de plus, la personne à qui l'on parle d'elle. Seule la troisième personne est vraiment une, n'étant que la personne de qui l'on parle. » C'est peut-être ainsi, en suivant Guillaume et Benveniste, que je ferai retour sur la proposition d'A. Jacob : le sujet se définit par sa capacité à « assumer » la langue qu'il utilise. Le sujet « assume », dit A. Jacob ; « *ego* assume », dit, de son côté, C. Hagège (1985 : 240, 244). L'assomption est une opération cognitive spécifique du sujet. Cet acte

de jugement suppose l'intervention d'un « moi personnel », ce type de « moi » introduit par Guillaume que cite J.-M. Barbéris quand il s'agit de la saisie du temps subjectivé (du temps arrivant). Un moi personnel face à autrui avec qui il doit communiquer, et, finalement, face à la société dont il est membre.

Qu'en est-il alors du sujet parlant ? Pour C. Hagège, il est nécessairement un « énonceur psycho-social », apte à communiquer. On ne peut pas « évacuer la dimension sociale de l'acte de communication ». Je reprends ici un élément de sa conclusion : « Si les langues, et leur mise en discours, sont les produits de mécanismes mentaux et relèvent, à ce titre, des sciences cognitives ainsi que, dans une certaine mesure, biologiques, en revanche, les instances sociales, parce qu'elles commandent les évolutions même des langues, parce qu'elles sont des facteurs du fonctionnement même de la matière des langues, ne peuvent d'aucune manière être ignorées. » Sans doute, et l'on peut encore avec A. Jacob (1992 : 366) tenir le langage, dans une visée socio-opérative, pour le « *telos* social de la représentation humaine de l'univers », mais la hiérarchie guillaumienne ne manque pas de prévaloir : qu'il soit question de « personne individuelle » ou de « personne sociale », nous dit F. Tollis citant les *Leçons de linguistique* de 1947, c'est la « personne humaine » qui surplombe les deux autres. La citation est belle : c'est elle, la personne humaine, qui renvoie à « l'Homme essentiel en face de l'univers, en face de la nature, y compris la sienne propre ».

## Références bibliographiques

- BENVENISTE É., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.  
 BÜHLER K., 1934/2009, *Théorie du langage*, Marseille, Agone.  
 CULIOLI A., 2002, *Variations sur la linguistique*, Paris, Klincksieck.  
 CULIOLI A., 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Gap/Paris, Ophrys.  
 GODEL R., 1957, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève/Paris, Droz/Minard.  
 GREIMAS A.-J., 1966, « Préface » à L. Hjelmslev, *Le Langage*, Paris, Les Éditions de Minuit.  
 HAGÈGE C., 1985, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard.  
 HOLENSTEIN E., 1976, « Jakobson und Husserl », *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin/New-york, Walter de Gruyter.

- JACOB A., 1992, *Temps et langage. Essai sur les structures du sujet parlant*, Paris, Colin.
- SAUSSURE F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.